



DREAMERS

de Daniel Keene

un projet de la **Compagnie Tabula Rasa**
Mise en scène **Sébastien Bournac**
Création février 2011

TABULA RASA



DREAMERS de Daniel KEENE

Traduction de l'anglais (Australie) > **Séverine Magois**
Un projet de la **compagnie Tabula Rasa** - Création 2011
Mise en scène > **Sébastien Bournac**

Avec > **Séverine Astel, Patrick Condé, Evelyne Istria, Salim Kechiouche, Jean-François Lapalus, Régis Lux, Corinne Mariotto, Sacha Saille**

Scénographie / Régie générale > **Arnaud Lucas**
Lumière > **Philippe Ferreira**
Création sonore > **Tom A. Reboul**
Costumes > **Laurence Vacaresse**
Assistante mise en scène > **Gloria Sovran**
Production > **Amélie Alihodzic**
Stagiaire mise en scène > **Brice Denoyer**

Réalisation du décor > **Pierre Dequivre** avec **La Fiancée du pirate**
Serrurerie > **Pierre Masselot, Pierre Pailles, Nicolas Lordan**
Menuiserie > **Pierre-Olivier Dufour, Delphine Houdas**
Peinture > **Gonzalo Correa**

Photos > **François Passerini**

Production > **compagnie Tabula Rasa**
Coproduction > **Théâtre National de Toulouse Midi-Pyrénées, Théâtre de la Digue, Scène Nationale d'Albi, MJC de Rodez.**

Avec le soutien de la **DRAC Midi-Pyrénées**, de la **Ville de Toulouse**, du **Conseil Régional Midi-Pyrénées** et du **Conseil Général de la Haute-Garonne**.

Et dans le cadre de la **résidence à Rodez et en Aveyron** de la compagnie Tabula Rasa [2008-2011] :
Avec le soutien de la **ville de Rodez**, de la **Communauté d'agglomération du Grand Rodez**, du **Conseil Général de l'Aveyron** et du **Pays Ruthénois**.

La compagnie **Tabula Rasa** est conventionnée par la **Ville de Toulouse** [2010-2012].

Le Groupe Cahors – Fondation MAEC participe au développement des projets de la compagnie Tabula Rasa.
Remerciements pour son soutien amical à la **Librairie Ombres Blanches**.
Licence n°2-1040164

Plus les histoires sont simples, plus elles sont vraies.

Anne est veuve, elle travaille encore malgré son âge déjà avancé. Majid est un jeune immigré au chômage. Ils se rencontrent... et se trouvent. Ensemble, leur vie devient plus consistante, plus réelle. À moins que cet amour ne soit qu'un rêve impossible, une utopie.

Cela se passe aujourd'hui. Mais la tolérance apparemment affichée par la société autour d'eux n'est qu'une façade derrière laquelle les préjugés sont tenaces et poisseux. Le couple est mis à l'épreuve du racisme ordinaire, des petites humiliations vécues au quotidien.

Tragédie ou comédie grotesque, c'est selon. *Dreamers* met en scène une société moribonde, spectrale, violente, arrogante et repliée sur elle-même où ceux-là seuls qui vivent leurs désirs et leur amour jusqu'au bout se révèlent véritablement vivants.

L'histoire n'est pas nouvelle ; les personnages, les situations et même le dénouement nous sont connus ; d'autres nous les ont déjà racontés : Euripide, Shakespeare... ou plus près de nous Douglas Sirk, Rainer Werner Fassbinder.

Le dramaturge australien Daniel Keene, à la demande de la compagnie Tabula Rasa, s'en empare à son tour. Il écrit une parabole véritablement populaire, et en même temps, met en jeu un regard critique qui transforme la narration pure du théâtre en conscience.

Il sait l'art de raconter en filigrane une belle histoire avec sentiments. Mais il ne dit pas tout. Dans les ellipses et les silences insidieux qu'il installe, il nous donne à imaginer la réalité, et elle est terrible. Il nous fait ressentir la violence du drame dans la pulsation intérieure des êtres qui le vivent. Derrière les masques, la peur dévore l'âme...

Dormir, rêver peut-être... **Notes pour une mise en scène**

À l'origine de ce projet en étroite collaboration avec le dramaturge australien Daniel Keene, et sa traductrice, Séverine Magois, il y a mon désir de mettre en scène de raconter aujourd'hui une histoire simple mais radicale, peut-être vieille comme le monde : une femme (mais cela pourrait être un homme), dans la rencontre avec l'Étranger et dans l'amour de l'Autre, se découvre et renaît à elle-même.

Dans *Dreamers*, Anne rencontre Majid, et Majid rencontre Anne. Anne est une vieille dame qui a traversé sa vie discrètement, proprement, sagement, presque comme un fantôme, sans jamais rien décider véritablement, en demeurant toujours celle qu'on lui demandait d'être. Majid vient d'ailleurs ; ce jeune immigré au chômage tente de réinventer sa vie ici. Loin. Mais le déracinement culturel et l'hostilité de l'accueil provoquent en lui un violent trouble identitaire. Ensemble, ils se réapproprient peu à peu leur vie et accèdent à un bonheur tellement intense qu'il ne semble pas réel.

Porter cette histoire d'amour « impossible » sur le plateau du théâtre, c'est sans doute vouloir paradoxalement lui donner plus de réalité, vouloir y croire un peu plus. Imposer au regard public le « scandale » par la présence des corps. L'examiner. Que le théâtre interroge la possibilité et la réalité de cet amour, au-delà de tous ses accents mélodramatiques, est pour moi une nécessité. De celles qui rendent le monde plus respirable, vivable.

Vivre sa vie en la rêvant peut-être ; mais rêver, « *c'est là l'écueil* », dit Hamlet. La société, représentée dans la pièce par un chœur de « *vraies gens* » comme dit

Keene (un contrôleur, un contremaître, un serveur, les voisins et voisines...), n'aime pas les rêveurs ! Tous ceux-là qui « différent », qui « divergent », qui transgressent les normes, qui sortent des schémas établis et prescrits, des contrats tacites et pervers qui règlent nos comportements et nous assignent des places définitives...

Mais surtout, un tel microcosme, frustré, mesquin, replié sur lui-même, plein d'aigreur et de rancœurs dans ses soumissions et ses limitations, ne peut accepter que certains de ses éléments cèdent à la loi de désirs secrets qu'il avait tout fait pour réprimer ; et qu'ils s'émancipent dans la quête d'un bonheur individuel, d'une plénitude, même si cette plénitude doit rester, au bout du compte, une illusion. Car la vie est plus longue que nos rêves !

Nous savons bien que les affirmations péremptoires de cette société-là (la nôtre ?) – à la tolérance de façade, faussement permissive dans ses discours –, ne sont jamais que les symptômes de failles douloureuses et la logique inavouable de blessures intimes que je voudrais mettre à nu. Anne et Majid viennent alors salutairement semer le désordre dans le cours infaillible de nos convictions toutes faites.

En filigrane de la commande d'écriture à Daniel Keene, il y a l'admiration partagée pour nombre d'auteurs et d'œuvres qui ont travaillé et travaillent la même matière. Toute une histoire du théâtre ! Les Grecs questionnaient systématiquement leur rapport à l'altérité, leur relation au Barbare. *Dreamers*, en réinterrogeant la place de l'étranger, et par sa dimension chorale, a des airs de « pièce grecque ». Shakespeare sondait les

affres et les obstacles d'amours impossibles et les divisions internes de ses contemporains. Sous cet angle, *Dreamers* a quelque chose d'élisabéthain (*Roméo et Juliette* n'est pas si loin). Si l'on considère que la pièce expose les mécanismes sociaux et explore le fonctionnement des pulsions d'un inconscient collectif à travers le combat des deux protagonistes, tout cela devient alors très brechtien. Il y a aussi la poésie de Koltès qui donne à ses personnages, comme seule arme, une parole active et déchirée qui se déploie obsessionnellement pour surmonter la peur, l'angoisse et la solitude. Souvenons-nous seulement de Léone qui, fuyant les marasmes, débarque sur un continent africain qu'elle reçoit littéralement en pleine figure, comme une révélation. Et puis il y a cette filiation imaginaire et affective avec les cinéastes Douglas Sirk (*Tout ce que le ciel permet*) et Rainer Werner Fassbinder (*Tous les autres s'appellent Ali*).

J'ai demandé à Daniel Keene, non pas bien sûr de faire un remake de ces œuvres, mais d'écrire une nouvelle pièce en s'appuyant sur les impressions laissées par ces beaux films et en réagissant simplement à ce que nous vivons aujourd'hui, avec la façon singulière qu'il a de ressentir le monde qui nous environne. J'aime assez l'idée qu'une « presque même histoire » se raconte différemment à travers les époques et qu'imperceptiblement le passage du temps en modifie les données. Quelque chose ici a changé, parce que notre rapport à la réalité a changé. Qu'est-ce qui est réel, qu'est-ce qui ne l'est pas aujourd'hui ? Le résultat est moins direct, moins brutal en apparence, mais le scandale est toujours là, plus sourd, plus insidieux, plus hypocrite. Une pièce-paysage de notre temps, voilà.

Dreamers, dans sa structure, diffère quelque peu des autres textes de Keene. Les trois saisons, AUTOMNE, HIVER, PRINTEMPS, qui rythment la pièce nous plongent davantage dans le rêve du drame, sa pulsation intérieure et intime, que dans l'action elle-même. Sur le plateau, nous ne percevons que les ondes d'un cataclysme dont l'épicentre est hors scène. Mais cela provoque de grands événements de langage. Car c'est dans la langue, avec ses pauses et ses silences, que se vit le drame et que se dit pour chacun la difficulté à le surmonter. Il en résulte un étrange sentiment de présence et d'absence au fil des saisons qui traduit au plus près l'effroi pour certains de se sentir soudain exister dans une société spectrale, et pour d'autres l'effroi, tout aussi terrible, face aux premiers, de prendre conscience de l'inconsistance de leurs vies.

Tout ce beau monde danse au-dessus de l'abîme, en dépit d'un « presque happy end ». La pièce très subtilement multiplie et entrelace, de séquence en séquence, les points de vue et les degrés de réalité si bien qu'on a l'impression tantôt d'une plongée cauchemardesque et grotesque dans le réel, tantôt d'un lyrique et onirique chant d'amour suspendu et déconnecté, comme la neige qui tombe. C'est le passage de l'un à l'autre qui donne au texte toute sa violence et qui jette le trouble. Plus que jamais Daniel Keene s'affirme ici comme dramaturge et poète de la réalité autant que du rêve.

Sommes-nous assez vivants pour rêver encore nos vies ?

Sébastien Bournac - Novembre 2010

Extrait de DREAMERS

Scène 19

Anne — [...] Je n'aime pas qu'on me regarde. Sauf toi. Quand tu me regardes, je me sens à l'abri. *(pause)* Ce dont j'ai peur... tu n'as pas peur des mêmes choses. Tu es peut-être habitué.

Majid — Ça veut dire quoi ?

Anne — J'ai toujours été à ma place ici. J'ai été à ma place au milieu de mes voisins. Je n'ai rien à expliquer.

Majid — J'ai quelque chose à expliquer ?

Anne — Toi, tu es obligé de dire aux gens qui tu es.

Majid — Pourquoi je le dirais ?

Anne — Pour que les gens puissent te connaître. Pour que tu puisses être à ta place.

Majid — Je ne suis pas à ma place. Pourquoi je devrais être à ma place ? Et toi, pourquoi ?

Anne — C'est chez moi ici. Il n'y a pas d'autre endroit pour moi.

Majid — Pour moi non plus.

Anne — Mais toi tu as choisi de venir ici. Moi je n'ai pas choisi. C'est comme si... de toute ma vie... je n'avais jamais rien choisi. Tout... m'est arrivé, comme ça, tout seul. Peut-être que tout est arrivé comme il était dit que ça arriverait. Je ne sais pas. Je ne sais même pas ce que ça veut dire. Et parfois, je l'admets, j'étais heureuse qu'il en soit ainsi. J'étais heureuse de ne rien décider, j'étais heureuse... d'être ce que j'étais censée être, ce qu'on me disait d'être, mes parents, mes amis, mon mari, même ma fille... j'étais heureuse d'être ce qu'ils voulaient que je sois. Je ne pense pas avoir jamais rien choisi par moi-même. *(pause)* Être avec toi, c'est comme si c'était le seul choix que j'aie jamais fait.

Pause.

Majid — Tu le regrettes ?

Anne — Non, Majid, je ne le regrette pas. Je ne le regretterai jamais, quoi qu'il arrive.

Le texte de *Dreamers* sera édité à l'occasion de la création du spectacle, début février 2011, par les Éditions Théâtrales (en coédition avec la Compagnie Tabula Rasa).

DREAMERS par Daniel Keene

Comme résumeriez-vous la fable de Dreamers ?

C'est avant tout une histoire d'amour, entre deux êtres qui se rencontrent. La femme est âgée, elle est blanche. Elle rencontre un homme beaucoup plus jeune, qui se trouve être un homme de couleur. Donc ce n'est pas seulement une question d'âge mais aussi une question de race qu'il leur faut surmonter. Enfin, eux n'ont pas à les surmonter, mais il leur faut surmonter la perception que les autres ont de leur histoire.

S'agit-il d'une histoire d'amour ou de haine raciale ?

Eh bien, les deux en fait. Dans *Dreamers*, ces deux sentiments se croisent : c'est une histoire d'amour entravée par la haine raciale et les préjugés raciaux.

Pourquoi ce titre ?

La pièce s'appelle *Dreamers* car les deux personnages principaux sont des rêveurs : ils imaginent pouvoir vivre ensemble ce qui, d'une certaine façon, serait un rêve devenu réalité, ou ne pourrait trouver de réalité qu'en rêve, étant donné le monde où ils vivent.

Le point de départ de la commande d'écriture était un scénario de Fassbinder. Comment vous êtes-vous situé par rapport à son œuvre ?

Il est regrettable qu'il faille encore raconter cette histoire. Ce serait bien qu'un jour on n'ait plus besoin de la raconter, que ce ne soit plus un problème. Mais c'en est toujours un.

Je crois que, comparé au film de Fassbinder, ce que j'ai fait, tout simplement, ça a été de donner à cet homme de couleur — Ali dans le film de Fassbinder, Majid dans la pièce — une voix, parce que dans le film, il n'a pas de voix. Il n'y a donc aucun moyen de comprendre sa complexité. Mais dans la pièce, j'ai voulu qu'il parle, qu'il soit en mesure d'exprimer ce qu'il ressent, ce qu'il pense. Pour le reste, il me semble que la pièce n'aurait pas été différente si elle avait écrite 300 ans plus tôt. Le problème demeure exactement le même, c'est bien là le malheur !

Est-ce qu'une commande d'écriture est un exercice très contraignant pour l'auteur que vous êtes ?

Je ne dis oui à un travail de commande que si je pense qu'il m'intéressera et à des gens avec lesquels je pense qu'il sera intéressant de travailler. Mais il est vrai que si quelqu'un me suggère un thème dont je n'aurais pas eu l'idée, alors évidemment, je découvrirai moi-même quelque chose. Cela m'entraîne sur un territoire où je ne serais jamais allé tout seul. Mais j'y suis emmené par la compagnie ou le metteur en scène qui me passe la commande.

Vous êtes en France un auteur qui touche un large public...

Je ne sais vraiment pas comment expliquer ça ou comment y répondre, car ce que j'écris naît de mon expérience, de ma compréhension du théâtre, de mes émotions, de mon intellect, de mon instinct. C'est un geste parfaitement égoïste. Puis je l'offre au public, et ce qu'il en pense ne dépend pas de moi, en fait ça ne me regarde pas. Il appartient aux spectateurs d'y être sensibles ou non. Et quand ils le sont, tout ce que je peux éprouver, c'est de la gratitude. Mais je crois que si mes textes touchent les gens, c'est sans doute parce que j'écris sur des choses très ordinaires, sur des gens très ordinaires, et ce que j'essaie de faire, c'est de montrer comment ces choses ordinaires et ces gens ordinaires ne sont pas si ordinaires que ça. Qu'ils sont complexes. Qu'ils sont profonds. Et que la tragédie peut très bien arriver à un ouvrier. Et j'aime raconter des histoires en qui chacun puisse se reconnaître. Et je pense que si je fais cela, et si je le fais bien, alors les gens seront généreux dans leur réponse.



Un théâtre au milieu du chaos

Le projet scénographique de DREAMERS

Mettre en scène est un acte qui s'origine toujours pour moi dans le rêve et la création d'une scénographie qui puisse, de la manière la plus simple, traduire les mouvements dramatiques d'une œuvre et en architecturer la partition dans le volume de la scène. Mais c'est aussi *in fine* un espace de jeu jubilatoire et stimulant qu'il faut proposer aux acteurs.

Ce rêve d'espace pour *Dreamers*, le scénographe Arnaud Lucas, avec qui je collabore pour la première fois et avec qui j'ai été en dialogue pendant de longs mois, l'a imaginé et réalisé.

Une scénographie marquée par le sceau du réel qui puisse répondre aux sollicitations du rêve.

Il nous fallait d'abord être très attentifs aux jeux secrets et fragiles que la pièce de Keene dessine entre la réalité et le rêve, entre la fiction et la matérialité du théâtre.

L'histoire d'Anne et de Majid est comme un rêve qui devient réalité, à moins qu'elle ne puisse être vécue que sur le mode du rêve du fait de la brutalité du monde dans lequel ils vivent. C'est une donnée importante de notre proposition : mettre en scène le rêve d'une chose, plus que la chose elle-même. Le théâtre devrait toujours être intimement lié à des états de rêve.

Je voudrais rendre manifeste ce sentiment que la structure de *Dreamers* a plus à voir avec la logique mystérieuse des rêves qu'avec une continuité implacable et linéaire de l'action. C'est par là que le cauchemar peut arriver.

Nous avons donc besoin d'inventer un espace qui puisse s'ancrer dans le quotidien mais qui puisse aussi s'en affranchir et le transcender.

Refus d'un naturalisme massif. Juste prendre appui sur quelques fragments de réalité à la dérive sur le plateau. Suspendus. Comme l'appartement d'Anne, plateau mobile et tournant dont le mouvement chorégraphié vient dessiner fugitivement, au fil de la pièce, les espaces de jeu.

Un espace éclaté et unifié.

La multiplicité des lieux réels indiqués par Keene constitue une autre équation difficile à résoudre. Il y en a certes quelques-uns, principaux, récurrents, comme l'appartement d'Anne, la chambre de Majid, le bar, l'arrêt de bus... Mais chaque nouvelle séquence nous fait changer de lieu. Et il y a 29 séquences, donc autant de changements d'espace.

La scénographie a ici pour tâche de faire coexister sur le plateau plusieurs de ces lieux ou bien alors de pouvoir les sécréter rapidement en son sein le temps d'une séquence.

Or nous sommes sur une scène qui est une, et j'aime cette contrainte spécifiquement théâtrale.

Il s'agit de ce fait de trouver dans l'espace la dialectique subtile entre l'unité du théâtre et le multiple (qui tient lui davantage d'une logique cinématographique), entre le tout et la partie, entre de petits espaces de vie un peu étriqués et une appréhension panoptique de l'ensemble. Espaces de solitude au cœur de la communauté.

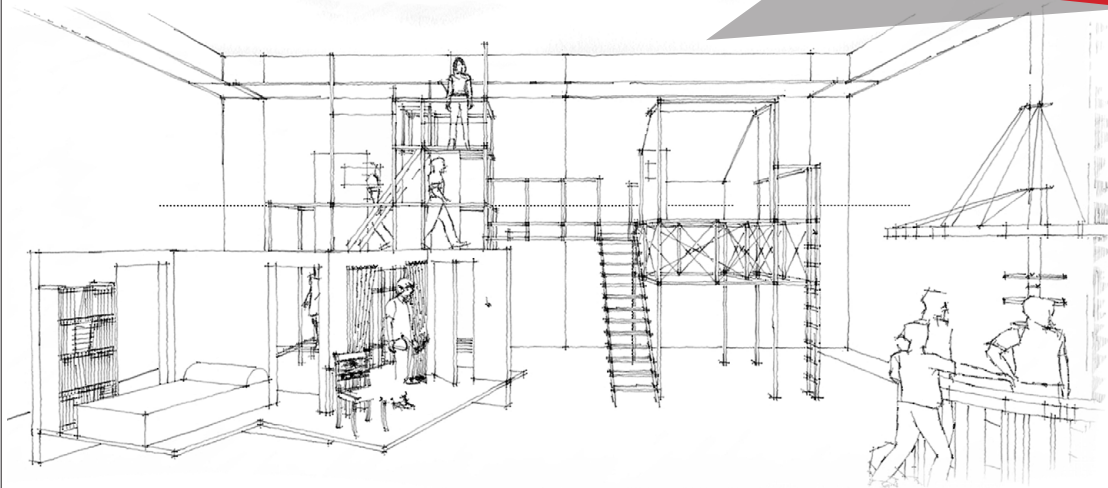
Une structure labyrinthique et monstrueuse qui organise les circulations et les mouvements.

Ce qui nous importe, c'est donc de rendre compte de la manière la plus synthétique possible de cet éclatement des lieux de la vie sociale, et plus encore de leurs connexions. D'en matérialiser l'interdépendance. Car c'est dans ces espaces intermédiaires que se jouent concrètement le passage d'une séquence à l'autre, les enchaînements (et donc le rythme du spectacle), mais, tout autant, le sens que nous donnons à la pièce.

Ces connexions multiples et irréductibles jouent aussi beaucoup dans la fiction. Le regard des autres sur cet amour-là est crucial, terrible ; Anne et Majid ne peuvent s'en affranchir, y échapper. Il n'y a plus pour eux de refuge ni de protection. Le cauchemar, c'est le regard des autres, cette promiscuité permanente. La violence, la brutalité apparaissent dans ce qui les relie inévitablement au reste du monde.

DREAMERS

de Daniel Keene



Croquis de Arnaud Lucas

La sphère de l'intime, du privé est absolument et totalement imbriquée dans celle du public.

Le bar, mobile lui aussi (face/cour) est par excellence le lieu public de l'observation, du regard, du commentaire sur l'action, du jugement. Un lieu apte à figurer le fonctionnement choral des autres personnages. Apte aussi à créer un lien avec le public et à stimuler un point de vue sur les événements.

Au lointain jardin, une imposante structure étagée, modulaire et filaire, comme en chantier, vient représenter un microcosme, un lieu matriciel commun qui est comme l'épicentre de la vie sociale. Tous les autres espaces (l'appartement d'Anne, la chambre de Majid, le bar...) en sont des excroissances, des ramifications marginalisées, des prolongements à l'abandon. Dialogues tendus du centre et de la périphérie.

Travailler dans le volume, la verticalité un imaginaire constructiviste de la ville, de la cité, du quartier, de l'immeuble, de la proximité et de la promiscuité des logements était une volonté de départ. À condition de parvenir à abstraire cette réalité urbaine brute, à en extraire un squelette monstrueux. Dans cette construction labyrinthique, il y a toujours plusieurs moyens de rejoindre un endroit. Mais ce n'est jamais tout à fait nous qui décidons du chemin. Les obstacles y sont nombreux.

Cela ramène une dynamique de mouvement contre/entre tout ce qu'il pouvait y avoir de statique dans les scènes et les situations qu'elles mettent en jeu.

Ces déambulations somnambuliques ou agitées d'un espace à l'autre (par des escaliers, échelles, passerelles, couloirs, no man's land obscurs...) sont propices pour les personnages à de l'errance, à de la perte. Elles permettent aussi des surgissements, des rencontres qui s'inscrivent dans une approche plus spectrale que réaliste des figures autour des deux protagonistes. Alors, dans ce terrain qui favorise les conflits et les tensions, le cauchemar n'est jamais loin non plus.

Et le théâtre vide tout autour.

Reste aux personnages à vivre dans cette structure très fonctionnelle et suggestive. Et aux acteurs à l'investir, à l'habiter.

Keene propose dans ses didascalies que les acteurs, hors ceux qui jouent Anne et Majid, quand ils ne sont pas en jeu, soient encore visibles. Qu'on les voie occuper un espace réservé sur la scène comme s'ils étaient dans leurs loges : « *ils pourraient lire le journal, boire et manger, prendre soin de leurs costumes, étudier leurs brochures. Ils pourraient même regarder la pièce.* »

C'est ajouter un autre niveau de réalité et lancer à la scénographie un autre défi : faire cohabiter en permanence les personnages, la fiction, et les acteurs hors jeu ; faire cohabiter l'illusion théâtrale et un théâtre sans illusion, en gageant que cette autre réalité, celle du théâtre dans sa nudité, vienne nourrir et étoffer celle du rêve de la fiction. Et que cela démultiplie davantage encore les jeux de regards qui structurent notre mise en scène.

Ainsi poserons-nous notre « décor » sur la scène nue des théâtres pour que l'on sente le vide autour. Et dans ce vide-là, des présences inhospitalières desquelles on ne peut se défaire. Un peu de nous-mêmes face à cette histoire.

J'aime dans la pièce de Keene ce jeu entre différents niveaux de réalité, différents codes et différentes théâtralités. J'en aime l'idée parce qu'elle est porteuse de complexité. Et si l'histoire de *Dreamers* est très simple en apparence, ce qu'elle raconte de notre monde est proprement terrifiant et abyssal.

La scénographie participe largement de cette impression de vertige total par le jeu permanent de construction et de déstructuration qu'elle orchestre.

Elle est un rêve de théâtre au milieu du chaos. Sublime et dérisoire. Grottesque.

Sébastien Bournac – décembre 2010



Daniel KEENE

Né en 1955 à Melbourne (Australie), il écrit pour le théâtre, le cinéma et la radio depuis 1979. Découvert en France par une lecture d'*Une heure avant la mort de mon frère* au Vieux-Colombier (1995, éditions Lansman), il écrit des pièces longues et courtes, et fait de ces dernières ses « quatuors à cordes », redécouvrant le théâtre comme un art qui, à l'instar de la poésie, « condense l'expérience ».

De 1997 à 2002, il travaille en étroite collaboration avec le metteur en scène Ariette Taylor, avec qui il fonde le Keene/Taylor Theatre Project pour créer *Beneath Heaven, the ninth moon* et *half & half*, ainsi qu'une trentaine de pièces courtes.

Il collabore également avec le réalisateur australien Alkinos Tsilimidos qui porte à l'écran deux de ses pièces (*Silent Partner*, 2000 et *Low*, 2006) et lui commande le scénario de *Tom White* (Festival International du Film de Melbourne, 2004). Après une relative traversée du désert dans son propre pays, *The Serpent's Teeth* est créée par la Sydney Theatre Company en 2008. En octobre 2010, la Melbourne Theatre Company crée *Life Without Me* (Festival International de Melbourne). Certaines de ses pièces ont été distinguées par de prestigieux prix dramatiques et littéraires.

Dès 1999, son théâtre donne lieu à de nombreuses créations en France, entre autres celles de Jacques Nichet (*Silence complice*, 1999), Alexandre Haslé (*la pluie*, 2001), Laurent Gutmann (*terre natale*, 2002), Laurent Laffargue (*Terminus*, 2002), Renaud Cojo (*La Marche de l'architecte*, Festival d'Avignon 2002), Laurent Hatat (*moitié-moitié*, 2003), S. Müh (*Cinq Hommes*, 2003), Maurice Bénichou (*Ce qui demeure, 7 pièces courtes*, 2004), Didier Bezace (*avis aux intéressés*, 2004), Robert Bouvier (*Cinq Hommes*, 2008), Daniel Jeanneteau et Marie-Christine Soma (*ciseaux, papier, caillou*, 2010). Il écrit régulièrement à la demande de compagnies et de metteurs en scène français (*les paroles ; la terre, leur demeure ; Le Veilleur de nuit ; L'Apprenti*) et a été plusieurs fois accueilli en résidence, notamment au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers en 2004. Cinq de ses pièces ont été diffusées par France Culture.

Son œuvre, principalement publiée chez Théâtrales, est traduite et représentée en France et sur l'ensemble des territoires francophones par Séverine Magois.

- Aux éditions Lansman :
 - *Une heure avant la mort de mon frère* (juin 1995 ; réédition juillet 2004, nouvelle traduction)
- Aux éditions Théâtrales :
 - *Silence complice et Terminus* (septembre 1999)
 - *avis aux intéressés* (in «*Petites pièces d'auteurs*», volume II – avril 2000 ; réédition septembre 2004, en partenariat avec le Théâtre de la Commune ; reprise dans «*Pièces courtes 2*»)
 - *Pièces courtes I* (mai 2001 ; nouvelle édition revue et corrigée, février 2005)
 - *La Marche de l'architecte & les paroles* (juin 2002)
 - *Cinq Hommes & moitié-moitié* (octobre 2003)
 - *Paradise* (novembre 2004, en partenariat avec le Théâtre de la Commune)
 - *Une chambre à eux & La Visite* (in «*Théâtre en court, 12 petites pièces pour adolescents*», février 2005)
 - *La Rue* (in «*Court au théâtre, 8 petites pièces pour enfants*», novembre 2005)
 - *Pièces courtes II* (janvier 2007)
 - *Quelque part au milieu de la nuit*, (in «*25 petites pièces d'auteurs*», septembre 2007)
 - *L'Apprenti* (collection Théâtrales Jeunesse, avril 2008)
 - *Les Dents du serpent : Citoyens & Soldats* (avril 2010)

Séverine MAGOIS

Traductrice

Après des études d'anglais et une formation de comédienne, elle s'est peu à peu orientée vers la traduction théâtrale. Elle travaille depuis 1992 au sein de la Maison Antoine Vitez, dont elle coordonne de nouveau le comité anglais. Elle a traduit ou participé à la traduction de nombre d'auteurs anglophones les plus importants de ces dernières années : Mike Kenny, Sarah Kane, Harold Pinter, Martin Crimp, Nilo Cruz, Lucy Caldwell, Simon Stephens... En mai 2005, elle reçoit avec Didier Bezace, le Molière de la meilleure adaptation d'une pièce étrangère pour *La Version de Browning* de T. Rattigan. Elle est, depuis janvier 2010, membre du Collectif artistique de la Comédie de Valence à l'invitation de son directeur Richard Brunel.

Séverine Magois est, depuis 1995, la traductrice attitrée de l'œuvre de Daniel Keene en France.

La compagnie TABULA RASA

La compagnie a été créée en 2003 à Toulouse par le metteur en scène Sébastien Bournac.

Résolument ancrée sur le territoire régional Midi-Pyrénées, elle y mène un travail de création à partir des écritures et des dramaturgies contemporaines avec le souci de favoriser toujours la rencontre entre le public et des textes d'auteurs d'aujourd'hui.

Depuis plusieurs années, la compagnie Tabula Rasa bénéficie du partenariat fidèle et régulier de nombreux théâtres de la région (Théâtre de la Digue, MJC de Rodez, Théâtre National de Toulouse, Scène nationale d'Albi, Circuits - scène conventionnée d'Auch, Théâtre de Cahors...), du soutien des institutions (DRAC, Conseil Régional Midi-Pyrénées, Ville de Toulouse, Conseil Général de la Haute-Garonne...) et d'un mécénat (Fondation MAEC - Groupe Cahors).

Elle alterne des créations dans les lieux théâtraux identifiés de la région avec des formes scéniques plus souples et légères, propres à investir des lieux non théâtraux et rencontrer de nouveaux spectateurs.

La compagnie interroge ainsi systématiquement les fondements, la nécessité et les formes de l'assemblée théâtrale aujourd'hui.

Mais le point de départ et l'obsession restent toujours les mêmes : raconter notre part du monde en mettant en scène le passage du texte dans des corps et en exhibant sur la scène l'inmontrable des mots.

De spectacle en spectacle s'affirment tout à la fois paradoxalement un désir de théâtre profondément ludique, vital et poétique, et un regard sur le monde lucide, inquiet, traversé par des questionnements sur l'altérité, l'ailleurs, la fragilité des identités et des êtres dans notre société.

Parmi les auteurs que l'on retrouve régulièrement au cœur du travail artistique de la compagnie figurent notamment Pier Paolo Pasolini, Heiner Müller, Jean-Luc Lagarce, Bernard-Marie Koltès, Daniel Keene, Koffi Kwahulé, Christophe Huysman...

Parallèlement à ses créations et à ses chantiers artistiques, la compagnie développe de manière très militante auprès des publics de larges programmes d'actions culturelles, de sensibilisation et de formation au théâtre (résidences, ateliers, stages, rencontres, conférences, DVD...).

TABULA RASA en quelques dates

Été 2003	Création et tournée de <i>L'Héritier de village</i> de Marivaux.
Étés 2004/05	Compagnie en résidence au Théâtre de Cahors. Création et tournées de <i>M[arivaux].# Suite Fantaisie</i> .
2005 → 10	Compagnie associée au Théâtre de la Digue.
Octobre 2005	Création de <i>Music-hall</i> de Jean-Luc Lagarce au Théâtre de Cahors et au Théâtre de la Digue
2005 → ...	Première année des <i>Extravagances</i> à l'Espace Croix-Baragnon (Toulouse) : programme annuel de lectures de textes contemporains et de rencontres d'auteurs (en complicité avec la compagnie Les 198 os, sous l'appellation <i>Collectif Mauvaises Herbes</i>). Depuis : 21 soirées, 28 auteurs contemporains lus dont 14 accueillis !
Février 2007	Recréation de <i>Music-hall</i> au Théâtre Sorano et en tournée (TNT, Albi, Rodez, Cahors).
2008 → 11	Compagnie en résidence à Rodez (MJC) et en Aveyron.
2008/09	Création et tournées de <i>Un verre de crépuscule</i> (3 pièces courtes de Daniel Keene). Plus de 70 représentations dans des lieux non théâtraux.
Printemps 2009	Création de <i>Music-hall</i> « par les villages ». Tournée en camion forain en Aveyron.
Hiver 2010	Création de la carte blanche <i>No Man's Land</i> à la MJC de Rodez et au Théâtre Sorano.
Printemps 2010	Tournée de <i>L'Apprenti</i> de Daniel Keene en forme de lecture théâtralisée dans les collèges de l'Aveyron.
2011 → 13	Convention triennale avec la ville de Toulouse.
Février 2011	Création de <i>Dreamers</i> au TNT, pièce commandée à Daniel Keene.

Sébastien BOURNAC



Originaire du Lot-et-Garonne, c'est avec les Baladins en Agenais que Sébastien Bournac découvre le théâtre dans les années 1980, et avec Marianne Valéry qu'il fait son premier apprentissage du travail de l'acteur. En parallèle de ses études de Lettres et de dramaturgie, il débute comme metteur en scène par le théâtre universitaire avec Marivaux, Pirandello, Genet et Koltès... Quelques spectacles remarquables et primés dans plusieurs festivals, notamment à Nanterre et à Casablanca.

De 1997 à 1999, il travaille comme collaborateur artistique et littéraire au Théâtre National de la Colline, où il forge son goût pour les écritures contemporaines et au Théâtre des Amandiers de Nanterre, où il a été aussi assistant à la mise en scène de Jean-Pierre Vincent. Pour sa première mise en scène professionnelle en 1999, il est

invité à créer *Le Sas* de Michel Azama au Théâtre d'Agen.

De 1999 à 2003, il est engagé au Théâtre National de Toulouse d'abord comme assistant de Jacques Nichet sur plusieurs spectacles, puis ce dernier lui confie la responsabilité artistique et pédagogique d'accompagner les jeunes comédiens de la 3^e promotion de "L'Atelier Volant" avec lesquels il crée un diptyque à partir de l'œuvre de Pier Paolo Pasolini : *Anvedi !*, et *Pylade*.

En 2003, il crée la Compagnie TABULA RASA. Et il revient à Marivaux avec les deux premières créations de la compagnie, *L'Héritier de village* (été 2003) et *M[arivaux]*. #*Suite fantaisie* (2004/05), présentées en tournées régionales.

De 2005 à 2010, la compagnie TABULA RASA est associée au Théâtre de la Digue.

La compagnie est également en résidence à la MJC de Rodez et dans l'Aveyron depuis 2008 jusqu'en février 2011.

Les écritures contemporaines sont au centre de son travail de metteur en scène. Jean-Luc Lagarce d'abord, avec trois mises en scène successives de sa pièce *Music-hall* : au Théâtre de Cahors en 2005, puis au Théâtre Sorano en 2007/08, et enfin en version foraine et itinérante « par les villages » de l'Aveyron.

Il aborde aussi les textes de Jacques Rebotier, Wajdi Mouawad, Koffi Kwahulé, Rainer-Werner Fassbinder, Heiner Müller, Christophe Huysman, Ahmed Ghazali... dont il expérimente régulièrement les écritures au cours de lectures, d'ateliers ou de « laboratoires », ou encore à travers des « cartes blanches » comme celle qui lui a été donnée dans le cadre de sa résidence à Rodez en 2010 avec le diptyque *No Man's Land // Nomades'Land*, une création hybride autour du voyage et du nomadisme dans la société contemporaine.

Il propose par ailleurs depuis 2004 des lectures de textes dramatiques contemporains à l'Espace Culturel Croix-Baragnon (Toulouse) où, avec le metteur en scène Virginie Baes il a créé le Collectif "Mauvaises Herbes" pour promouvoir la découverte et la circulation des écritures du XXI^e siècle (*Les Extravagances du XXI^e siècle*).

En décembre 2008, il a commencé un compagnonnage avec l'auteur australien, Daniel Keene, en créant *Un verre de crépuscule*. En 2010, il met en lecture théâtralisée *L'Apprenti* pour une tournée dans les collèges de l'Aveyron. Il a également passé commande à cet auteur d'un texte, *Dreamers* qui sera créé au Théâtre National de Toulouse en février 2011.

Parallèlement, Sébastien Bournac mène à Toulouse depuis 2003 un travail de formation théâtrale théorique en classes préparatoires aux grandes écoles.

DREAMERS

de Daniel Keene

L'équipe de Dreamers





DREAMERS

de Daniel Keene

Création février 2011

08 > 13 février

Théâtre National de Toulouse (31)

15 février

Théâtre de Auch (32)

17 > 18 février

Scène nationale d'Albi (81)

22 février

Théâtre de Cahors (46)

24 > 25 février

MJC de Rodez (12)

Et en tournée saison 2011-2012...

Une version plus complète de ce dossier (presse, biographies de l'équipe, documents dramaturgiques...) est disponible sur demande et prochainement sur le site de la compagnie (ouverture début février).
www.tabula-rasa.fr



Contact diffusion : Améla ALIHODZIC

Tel > +33 (0) 7 60 40 04 72

cie.tabula.rasa@gmail.com

Adresse postale : 44 chemin Hérédia - 31500 Toulouse

N° SIRET 448 488 940 00017 / Code APE 9001Z / Licence 2-1040164